



KATE FURNIVALL

LA
**CONCUBINE
RUSSE**

ROMAN

« Une grande histoire d'amour,
de perte et de conflits de loyauté »

DIANA GABALDON


CHARLESTON

Chine, 1928.

Chassée de sa Russie natale par les bolcheviques, la belle Valentine s'est réfugiée avec sa fille Lydia à Junchow, au nord de la Chine. Elles tentent de survivre, aristocrates mais ruinées, méprisées par toute la colonie occidentale de la ville. Très vite, Lydia devient un pickpocket hors pair, mais l'un de ses vols tourne mal. Condamnée à mort, elle est sauvée in extremis par un mystérieux Chinois, Chang An Lo, qui vit dans la clandestinité depuis son adhésion au Parti communiste. Entre eux naît une passion irrésistible, forcément impossible : tout les sépare. Mais les deux amants prennent tous les risques, au péril de leurs vies.

Lydia devra alors choisir entre son amour impossible pour un fugitif consumé par ses idéaux et la fuite en Russie pour y retrouver ses racines...

« Une histoire d'amour passionnante. »

Kate Mosse, auteur de *Labyrinthe*

Kate Furnivall est née au Pays de Galles de parents danois et russes. *La Concubine russe*, son premier roman, tiré de l'histoire de sa propre mère, est un best-seller international.

8,90 € Prix TTC France
ISBN : 978-2-36812-091-0



Texte intégral



www.editionscharleston.fr

Kate Furnivall

LA CONCUBINE
RUSSE

ROMAN

Traduit de l'anglais par
Elsa Maggion

calmann-lévy

Cet ouvrage est précédemment paru
sous le titre *Le Jade et le diamant* aux éditions Calmann-Lévy.

Titre original : *The Russian Concubine*
Première publication : Sphere, Londres, 2007
© Kate Furnivall, 2007

Pour la traduction française :
© Calmann- Lévy, 2009

Cette présente édition est publiée par :
© Charleston, une marque des éditions Leduc.s, 2016
17, rue du Regard
75006 Paris – France
contact@editionscharleston.fr
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-36812-091-0

Traduction : Elsa Maggion
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur la page Facebook :
www.facebook.com/Editions.Charleston et sur Twitter
[@LillyCharleston](https://twitter.com/LillyCharleston).

Pour écrire ce roman, Kate Furnivall s'est inspirée de la vie de sa mère, réfugiée russe dans une concession internationale en Chine, où elle vécut sans argent ni papiers avec sa propre mère. Les personnages et les événements de ce roman sont toutefois fictifs.

*Kate Furnivall et son mari vivent au bord de la mer
dans le magnifique comté du Devon.*

*À ma mère, Lily Furnivall,
dont l'histoire a inspiré ce roman.
Avec tout mon amour.*

RUSSIE
DÉCEMBRE 1917

1

Le train s'arrêta dans un mugissement. Le moteur palpitant cracha sa vapeur grise dans le ciel blanc et les vingt-quatre wagons de marchandises cahotèrent dans un crissement métallique avant de s'immobiliser en grinçant. Au milieu du paysage gelé et silencieux retentissaient les bruits des sabots et des commandements.

« Pourquoi nous sommes-nous arrêtés? » murmura Valentina Friis à son mari.

Son haleine flotta entre eux comme un rideau de glace. Dans son désarroi, elle craignait de ne pouvoir bouger que les lèvres.

Elle saisit la main de son mari, non pour chercher de la chaleur cette fois-ci, mais parce qu'elle avait besoin de le savoir encore à ses côtés. Il hocha la tête; son visage était bleui par le froid, car il avait couvert de son manteau l'enfant endormie dans ses bras.

« Il y a encore de l'espoir, dit-il.

— Promets-le-moi », lui demanda-t-elle dans un souffle.

Il lui sourit, puis tous deux s'approchèrent des parois de bois rugueux du wagon à bestiaux où ils étaient enfermés et coulèrent un regard dans les interstices entre les planches. Autour d'eux, les autres exilés les imitaient. Le désespoir se lisait dans ces yeux déjà témoins de trop d'horreurs.

« Ils vont nous tuer », déclara d'une voix blanche l'homme barbu assis à droite de Valentina. Il parlait avec un fort accent géorgien et portait une toque d'astrakan qui lui couvrait presque entièrement les oreilles. Pourquoi nous arrêterions-nous au milieu de nulle part autrement ?

— Oh Sainte Vierge, mère de Dieu, protégez-nous », implora une vieille femme recroquevillée sur le sol crasseux.

Enveloppée dans plusieurs châles, elle ressemblait à un petit bouddha replet. Pourtant, sous les haillons qui empestaient, elle n'avait que la peau sur les os.

« Non, babouchka, lança une voix masculine venue du fond du wagon où le vent glacial s'engouffrait implacablement, emplissant les poumons de ses occupants du souffle de la Sibérie. Non, ce doit être le général Kornilov. Il sait que nous sommes dans ce maudit fourgon à bestiaux à mourir de faim. Il ne nous laissera pas dépérir. C'est un grand général. »

Un murmure d'approbation s'éleva parmi les hommes et les femmes au visage émacié, allumant un éclair d'espoir dans leurs yeux tristes, puis un jeune garçon aux cheveux sales, jusque-là allongé dans un coin sans bouger, se leva d'un bond et se

mit à pleurer, soulagé. Personne n'avait gaspillé ses forces à verser des larmes depuis longtemps.

« Mon Dieu ! Puissiez-vous avoir raison », lança un homme aux yeux caves, amputé d'un bras dont le moignon était couvert d'un bandage souillé. La nuit, dans son sommeil, il gémissait sans fin, mais pendant la journée il restait silencieux et tendu.

« Nous sommes en guerre, dit-il sèchement. Le général Lavr Kornilov ne peut pas être partout.

— Je vous dis qu'il est ici. Vous verrez.

— Penses-tu qu'il dise vrai, Jens ? »

Valentina leva les yeux vers son mari.

À vingt-quatre ans, elle était petite et fragile, mais un seul de ces regards de braise pouvait, pendant un bref instant, faire oublier à son mari le froid et la faim qui le tenaillaient et le poids de l'enfant dans ses bras. Jens Friis était de dix ans plus âgé que son épouse et craignait, pour sa sécurité, que les soldats bolcheviques n'aperçoivent son merveilleux visage. Il baissa la tête et posa un baiser sur son front.

« Nous le saurons bientôt », répondit-il.

La barbe rousse apparue sur les joues de son mari piquait les lèvres gercées de Valentina, mais cette sensation l'apaisa, tout comme la forte odeur corporelle qu'il dégageait. Cela lui rappelait qu'elle était encore en vie et n'avait pas échoué en enfer, malgré les apparences.

L'idée que ce voyage cauchemardesque sur des milliers de kilomètres de neige et de glace pourrait se prolonger pour toujours, durant l'éternité toute entière, et que c'était sa cruelle damnation pour avoir défié ses parents, la hantait, de jour comme de nuit.

La lourde porte coulissante du wagon s'ouvrit violemment et des voix menaçantes crièrent : « *V se vagona, bistro!* » Descendez.

Après la pénombre du wagon, la luminosité du ciel se réverbérant sur la neige aveugla Valentina. Elle plissa les paupières pour discerner la scène autour d'elle.

Ce qu'elle vit lui glaça le cœur.

Une haie de fusils. Tous braqués sur les passagers dépenaillés et apeurés qui descendaient tant bien que mal, se rassemblaient en petits groupes, resserrant les pans de leurs manteaux pour se rassurer et se protéger du froid. Jens tendit la main à une vieille femme pour l'aider à descendre du train, mais avant qu'elle ait pu la saisir, on la poussa et elle s'écroula, le visage dans la neige. Elle ne cria pas, n'émit pas même un son. D'un geste brusque, le soldat qui avait ouvert la porte du wagon la remit debout et la secoua sans ménagement, comme un chien malmène un os.

Valentina et son mari échangèrent un regard affligé. Sans un mot, ils firent glisser leur enfant de l'épaule de son père, la placèrent entre eux et la dissimulèrent sous leurs manteaux tandis qu'ils avançaient.

« Maman? » chuchota-t-elle. À cinq ans, elle avait déjà appris l'indispensable prudence.

« Lydia. Chut », murmura Valentina sans pouvoir s'empêcher de pencher la tête vers sa fille.

Elle vit les grands yeux fauves, le visage en forme de cœur, pâle comme un linge, et les petits pieds bottés avalés par la neige. Elle se serra un peu plus contre son mari pour mieux cacher l'enfant.

Le Géorgien avait vu juste. L'endroit se trouvait vraiment au milieu de nulle part. Un paysage désert de neige et de glace où luisait çà et là la surface d'un rocher balayé par le vent. Au loin, la présence d'arbres squelettiques prouvait que la vie était possible dans la toundra. Pas pour les hommes cependant.

Et aucun homme n'aurait dû y mourir.

Les cavaliers ne ressemblaient pas aux brillants officiers que Valentina avait l'habitude de côtoyer à Saint-Pétersbourg, dans les bals, les troïkas ou sur la Neva, lorsqu'on y patinait, et qui exhibaient leurs uniformes impeccables et leurs manières parfaites. Ces hommes étaient étrangers au monde élégant qu'elle avait laissé derrière elle. Ils étaient hostiles. Dangereux. Une cinquantaine d'entre eux s'étaient alignés le long du train, semblables à des loups aux aguets. Ils portaient des manteaux dépareillés : certains gris, d'autres noirs et un d'un vert terne. Mais tous cajolaient les mêmes fusils à long canon et dans leurs yeux se lisait la même haine fanatique.

« Des bolcheviques, murmura Jens à Valentina tandis qu'on les menait vers un groupe où la plainte des prières ruisselait comme des larmes. Mets ta capuche et cache tes mains.

— Mes mains ?

— Le camarade Lénine aime les voir couvertes de cicatrices et de cals laissés par des années de ce qu'il appelle un travail honnête. »

D'un geste protecteur, il posa la main sur le bras de sa femme.

« Et je ne pense pas que la pratique du piano compte, mon amour. »

Valentina acquiesça, mit sa capuche et glissa sa main libre dans sa poche. Ses superbes gants couleur sable étaient réduits en lambeaux après les mois passés dans la forêt, à marcher pendant la nuit et à manger des vers et du lichen pendant la journée.

« Jens, dit-elle doucement, je ne veux pas mourir. »

Il hocha vivement la tête et désigna de sa main libre le grand soldat à cheval, vêtu du pardessus vert, qui de toute évidence dirigeait la troupe.

« C'est lui qui devrait mourir pour avoir conduit les paysans vers cette folie collective qui déchire la Russie. Les hommes comme lui ouvrent la porte à une brutalité qu'ils appellent justice. »

À cet instant, un officier cria un ordre et d'autres hommes mirent pied à terre. Ils pointèrent des canons sur les visages et dans les dos. Alors que le train haletait dans l'étendue sauvage et désolée, les soldats poussèrent sans ménagement les centaines de déplacés, les firent se mettre en cercle à cinquante mètres de la voie ferrée, puis entreprirent de dépouiller les wagons.

« Non, s'il vous plaît, non ! » cria un homme près de Valentina alors qu'on jetait violemment une brassée de couvertures déchirées et un petit réchaud hors d'un des wagons de tête. Des larmes coulaient sur ses joues.

Elle tendit la main vers lui et le tint par l'épaule. Les mots étaient inutiles. Tout autour d'elle, l'appréhension se lisait sur les visages livides.

Devant chaque wagon s'empilaient les objets soigneusement préservés, jetés dans la neige par les soldats avant d'être brûlés. Le feu, allumé avec le

charbon de la locomotive à vapeur et une giclée de vodka, dévora les dernières miettes d'amour-propre. Vêtements, couvertures, photographies, icônes de la Vierge pieusement conservées et même un portrait miniature du tsar Nicolas II. Noircis, brûlés, réduits en cendres.

« Vous êtes des traîtres. Tous, tant que vous êtes, vous trahissez votre pays. »

L'accusation avait été proférée par le grand officier en pardessus vert. Bien qu'il portât pour seul insigne des sabres croisés sur sa casquette, sa position d'autorité était indéniable. Il se tenait très droit sur sa monture aux muscles puissants, qu'il contrôlait sans peine d'un coup de talon. Ses yeux étaient sombres, son regard impatient, comme si prendre en charge cette cargaison de Russes blancs représentait une tâche répugnante.

« Aucun de vous ne mérite de vivre », déclara-t-il sèchement.

Une plainte sourde s'éleva dans la foule, qui sembla chanceler sous le choc.

L'officier poursuivit en haussant la voix.

« Vous nous avez exploités. Vous nous avez maltraités. Vous pensiez que jamais le jour ne viendrait où vous devriez répondre de vos actes auprès de nous, le peuple de Russie. Vous vous trompiez. Vous étiez aveugles. Où sont toutes vos richesses à présent? Où sont vos immenses demeures et vos magnifiques chevaux? C'en est fini du tsar et je jure que vous... »

Un homme cria :

« Dieu bénisse le tsar! Que Dieu protège les Romanov! »

On entendit une détonation. L'officier venait de tirer. Une silhouette dans les rangs de devant tomba à terre, tache sombre sur la neige.

« Cet homme a payé pour votre traîtrise. »

Il balaya la foule abasourdie de son regard menaçant et méprisant.

« Vous et ceux de votre espèce étiez des parasites profitant des travailleurs affamés. Vous avez créé un monde cruel et tyrannique dans lequel les riches restaient sourds aux doléances des pauvres. Et à présent, vous désertez votre pays comme les rats quittent le navire en flammes. Et vous osez emmener la jeunesse russe avec vous. »

Il fit virer son cheval sur un côté et s'éloigna de la foule.

« Maintenant, vous allez nous remettre vos biens. »

Sur un signe de tête, les soldats commencèrent à circuler parmi les déplacés. Ils s'emparèrent des bijoux, des montres, des étuis à cigares, de tout ce qui pouvait avoir de la valeur, y compris l'argent. Les mains insolentes fouillaient les vêtements, cherchaient sous les bras, dans les bouches, entre les seins, les objets dissimulés, gages de survie pour leurs propriétaires. Valentina perdit la bague en émeraude cousue dans l'ourlet de sa robe et Jens fut dépouillé de sa dernière pièce d'or, cachée dans une de ses bottes. Lorsque la fouille fut terminée, seul un faible sanglot se fit entendre dans la foule privée d'espoir, sans voix.

L'officier semblait satisfait. L'expression de dégoût avait quitté son visage. Il se tourna et, d'un cri perçant, donna un ordre au cavalier qui se trouvait derrière lui. Aussitôt, quelques soldats se

faufilèrent à travers le groupe, le divisant, y semant la confusion. Valentina se cramponna à la petite main qu'elle tenait dans la sienne et craignit que Jens ne meure avant d'avoir lâché l'autre, car un cavalier s'avançait vers eux. L'enfant émit un faible cri lorsque les sabots du cheval s'approchèrent dangereusement, puis elle agrippa farouchement les mains de ses parents et ne fit plus un bruit.

« Que font-ils ? murmura Valentina.

— Ils prennent les hommes. Et les enfants.

— Oh, mon Dieu, non. »

Mais Jens avait raison. Seuls les femmes et les vieillards étaient ignorés. Les autres étaient séparés du groupe et conduits à l'écart. Des cris d'angoisse déchiraient le paysage gelé et, à l'autre bout du train, un loup s'avança sans bruit, attiré par l'odeur du sang.

« Jens, non, ne les laisse pas t'emmener. Et elle non plus, supplia Valentina.

— Papa ? »

Un petit visage apparut entre eux.

« Ne bouge pas, mon cœur. »

Jens replaçait son manteau pour cacher la tête de sa fille lorsque la bouche d'un fusil lui percuta l'épaule. Il tituba, mais ne perdit pas l'équilibre.

« Toi. Viens par ici », lui ordonna un très jeune cavalier.

Il était très nerveux et semblait simplement chercher un prétexte pour faire feu.

Jens ne perdit pas contenance.

« Je ne suis pas russe. »

Il sortit son passeport de sa poche d'un geste lent, afin de ne pas perturber le soldat.

« Vous voyez, fit remarquer Valentina, mon mari est danois. »

Le cavalier plissa le front, perplexe. Son chef, attentif, nota l'hésitation. Il éperonna son cheval qui s'avança au milieu de la foule jusqu'au jeune soldat.

« Grodenski, pourquoi perdez-vous votre temps ? »

Cependant, ce n'était pas son subalterne qui retenait son attention, mais Valentina. Elle avait levé la tête vers le soldat pour s'adresser à lui et sa capuche avait glissé, dévoilant ses longs cheveux bruns, son grand front et sa peau pâle. Les mois de privation avaient accentué ses pommettes et ses yeux paraissaient gigantesques.

L'officier sauta à bas de sa monture. De près, il semblait plus jeune qu'à cheval. Il avait sans doute une trentaine d'années, mais son regard était celui d'un homme bien plus vieux. Il saisit le passeport et le consulta rapidement, observant Jens, Valentina, puis Jens de nouveau.

« Mais toi, lança-t-il à Valentina, tu es russe ? »

Derrière eux, les soldats commençaient à tirer.

« De naissance, oui, répondit-elle sans tourner la tête dans la direction des détonations, mais maintenant je suis danoise. Par mariage. »

Elle voulait se rapprocher de son mari, pour mieux cacher leur enfant entre eux, mais n'osait pas bouger. Aussi, elle se contenta de serrer plus fermement la main de la fillette.

Soudain, l'officier frappa Jens à l'abdomen avec son fusil et celui-ci tituba en grognant de douleur, puis un coup sur la nuque le fit tomber dans la neige. Le sang se répandait sur sa surface glacée.

Valentina hurla.

Aussitôt, elle sentit la petite main lâcher la sienne et vit sa fille se jeter aux pieds de l'officier avec la férocité d'un chat sauvage, crachant, mordant et griffant dans un accès de rage. Elle vit comme au ralenti le canon du fusil s'abaisser vers la petite tête.

« Non ! » cria-t-elle en s'emparant vivement de l'enfant avant que le coup ne l'atteigne. Mais des bras plus forts arrachèrent sa fille à son étreinte.

« Non, non, non ! hurla Valentina. Cette enfant est danoise. Elle n'est pas russe !

— Elle l'est, insista l'officier en dégainant son revolver. Elle se bat comme une Russe. »

Il plaça machinalement le canon de l'arme contre le front de la petite fille.

Celle-ci s'immobilisa. Seuls ses yeux trahissaient la peur. Elle ne broncha pas.

« Ne la tuez pas. Je vous en supplie, implora Valentina. S'il vous plaît, ne la tuez pas. Si vous l'épargnez, je ferai n'importe quoi... n'importe quoi. »

À ses pieds, son mari émit un profond grognement.

« Je vous en prie », supplia-t-elle doucement.

Elle défit le premier bouton de son manteau sans cesser de regarder l'officier.

« N'importe quoi. »

Le commandant bolchevique tendit la main vers elle et toucha ses cheveux, sa joue, ses lèvres. Elle retint sa respiration, cherchant à éveiller en lui le désir. Pendant un bref instant, elle pensa l'avoir convaincu. Mais lorsqu'il jeta un regard à ses hommes qui observaient, la convoitant tous,

espérant que leur tour viendrait bientôt, l'officier hocha la tête.

« Non. Tu n'en vaux pas la peine. Pas même pour les doux baisers de tes lèvres. Ça causerait trop de problèmes parmi mes troupes. »

Il haussa les épaules.

« Dommage. »

Ses doigts se resserrèrent sur la détente.

« Laissez-moi l'acheter », proposa aussitôt Valentina.

Il se tourna et la dévisagea en fronçant les sourcils. Valentina répéta.

« Laissez-moi l'acheter. Et mon mari aussi. »

Il rit. Les soldats, en écho, partirent d'un rire strident.

« Avec quoi ? »

— Avec ceci. »

Valentina s'enfonça deux doigts dans la gorge, puis se pencha tandis que de la bile tiède jaillissait de son estomac vide. Au milieu de la flaque de liquide jaune qui s'étalait sur la couche de neige, on distinguait deux ballotins de coton, pas plus gros que des noisettes. Sur un geste de l'officier, un soldat barbu les ramassa et les tendit à son supérieur. Il les prit, souillés et humides, dans sa main gantée de noir.

Valentina s'approcha.

« Des diamants », dit-elle avec fierté.

Avec des gestes impatients, il retira l'emballage de coton et deux pépites de glace étincelèrent.

Valentina remarqua l'expression cupide de son visage.

« Un pour acheter ma fille. L'autre pour mon mari. »

— De toute façon, je peux les prendre. Tu les as déjà perdus.

— Je sais. »

Subitement, il sourit.

« Très bien. Faisons un marché. Parce que j'ai les diamants et parce que tu es belle, tu peux garder la gamine. »

On ficha Lydia dans les bras de Valentina et la fillette s'agrippa à sa mère comme pour se cacher à l'intérieur.

« Et mon mari, insista Valentina.

— Ton mari, on le garde.

— Non, non. Par pitié, je... »

À ce moment-là, les chevaux arrivèrent en force. Un rang serré fit remonter les femmes et les vieillards dans le train.

Dans les bras de Valentina, Lydia hurla :

« Papa! Papa! »

Des larmes coulèrent sur ses joues creuses tandis qu'on emportait le corps de son père.

Valentina ne parvenait pas à pleurer. Elle ressentait seulement un grand vide glacé, aussi sinistre et silencieux que la nature qui défilait sous ses yeux. Elle s'assit sur le plancher malodorant du wagon à bestiaux et s'adossa à la paroi. La nuit tombait et l'air glacial s'infiltrait, gênant sa respiration, mais elle ne s'en apercevait pas. La tête baissée, elle avait les yeux dans le vague. Bien qu'à moitié vide, le wagon était peuplé de chagrin. Le garçon aux cheveux sales était parti, tout comme le Russe blanc persuadé que l'armée arrivait pour leur donner des vivres. Les femmes pleuraient la perte de leurs

maris, leurs fils, leurs filles et dévisageaient avec une envie non dissimulée la seule enfant du convoi.

Valentina s'était enveloppée dans son manteau avec sa fille et pourtant cette dernière frissonnait.

« Maman, murmura la fillette, est-ce que papa va revenir ? »

— Non. »

Elle posait cette question pour la vingtième fois, comme si en la répétant sans arrêt elle pouvait en changer la réponse. Dans l'obscurité, Valentina sentit le petit corps trembler.

Elle saisit alors le visage glacé de son enfant et lui dit sèchement :

« Mais nous survivrons, toi et moi. La survie, c'est ce qui importe. »

JUNCHOW, NORD DE LA CHINE

JUILLET 1928

2

U ne odeur de bouse d'âne flottait dans le marché. L'Anglais au costume de lin couleur crème ne savait pas qu'on le suivait, qu'on épiait ses moindres mouvements. Il tenait un mouchoir blanc sur son nez et se demandait encore une fois pourquoi il était venu dans cette maudite ville.

Subitement, il esquissa un sourire. Maudite, peut-être, mais protégée par ses dieux païens. Le carillon lugubre des gigantesques cloches en bronze du temple retentissait jusqu'à la place du marché et résonnait dans le crâne de l'Anglais en une note sourde qui semblait ne jamais s'éteindre. Pour détourner son attention du bruit, il s'arrêta devant l'un des nombreux étals, choisit un bol de porcelaine et le souleva pour l'observer dans la lumière. Il était aussi translucide et fragile qu'un pétale de fleur de lotus et logeait parfaitement dans sa main.

Nous espérons que cet extrait
vous a plu !



La concubine russe

Kate Furnivall



J'achète ce livre

Pour être tenu au courant de nos parutions, inscrivez-vous
à la lettre des éditions Leduc.s et recevez des **bonus**,
invitations et autres **surprises** !

Je m'inscris

Merci de votre confiance, à bientôt !


CHARLESTON